Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 61 (1932)

Heft: 11

Artikel: Le système préventif de la pédagogie de Don Bosco considéré dans l'emploi de ses moyens humains et naturels

Autor: Plancherel, Hilaire

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1038701

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LXIme ANNÉE. N° 11. 1er AOUT 1932.

BULLETIN PÉDAGOGIQUE

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Abonnement pour la Suisse : 6 fr. ; par la poste : 30 ct. en plus. — Pour l'étranger : 7 fr. — Le numéro : 30 ct. — Annonces : 45 ct. la ligne de 12 cm. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à la Rédaction du *Bulletin pédagogique,* Ecole normale, Hauterive-Posieux, près Fribourg. Les articles à insérer dans le N° du 1er doivent lui parvenir avant le 18 du mois précédent et ceux qui sont destinés au N° du 15, avant le 3 du même mois.

Pour les abonnements ou changements d'adresse et les annonces, écrire à *M. L. Brasey, secrétaire scolaire, Ecole du Bourg, Varis, Fribourg. Compte de chèque II a 153.*

*Le **Bulletin pédagogique** et le **Faisceau mutualiste** paraissent le 1er et le 15 de chaque mois, à l'exception des mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre, où ils ne paraissent qu'une fois. On fait paraître, chaque année, dans un ordre proportionnel, 15 numéros du **Bulletin** et 5 du **Faisceau**.*

SOMMAIRE. — *Le système préventif de la pédagogie de Don Bosco. — La préparation des leçons. — La rédaction chez les petits. — Leçon de géométrie. — Cours officiels pour membres du corps enseignant. — Vacances en Suisse. — Logis pour jeunes excursionnistes. — Bibliographie. — Retraite pour les institutrices.*

Le système préventif de la pédagogie de Don Bosco
considéré dans l'emploi de ses moyens humains et naturels

Au commencement de notre siècle, le Dr Charles d'Espiney et, après lui, Huysmans lançaient au monde cette assertion qui émerveilla bien des pédagogues : « Parmi les 350,000 élèves formés dans les écoles de Don Bosco, pas un jusqu'alors n'a encouru la plus petite poursuite ou la plus minime condamnation judiciaire. » Si, depuis lors, le contrôle fut trop difficile à cause de la grande multiplicité des instituts salésiens, par là du nombre incalculable d'enfants éduqués dans ces asiles pédagogiques, enfants dispersés sur toute l'étendue de la terre, nous pouvons quand même devant de tels aveux laisser échapper un cri d'admiration !

Quel est donc cet art qui livre à l'humanité des hommes aussi accomplis, quels sont ces maîtres qui triomphent de tant d'obstacles cachés dans la nature puissante et mystérieuse d'un enfant, qui font d'un être tout de faiblesse un être tout de force ?

Quel homme a sondé si profondément le cœur de l'enfant pour y découvrir toutes les énergies fécondes, les dispositions saines et nobles qui le portent à vouloir le bien ?

Nous répondrons : cet homme si perspicace, ce pédagogue si sage, c'est Don Bosco. Cet art presque mystérieux qui produit des effets si surprenants, c'est sa pédagogie ou plutôt, c'est, à n'en pas douter, celle que l'Eglise a toujours enseignée, mais comprise par un saint et ingénieusement adaptée à son objet : l'enfant à élever. Le bienheureux a trouvé place dans l'histoire de la pédagogie, à quel titre ?

Est-ce pour avoir découvert quelque part de rares principes doctrinaux d'une vertu incomparable, est-ce pour avoir attaché son nom à quelque œuvre pédagogique de grand crédit dans le cénacle des doctes pédagogues ? Non, sa fortune est due à un système préventif, édifié après expérience, éclairé par sa providentielle mission d'éducateur, inspiré par les enseignements de l'Evangile ; pédagogie divine du bon Pasteur qui connaît ses brebis.

Il le déclarait lui-même en cette plaisante boutade : « Mon système, mon système, mais si je ne le connais pas moi-même ! Je n'ai eu qu'un mérite : aller de l'avant selon l'inspiration du Seigneur et des circonstances. »

Comme tel est né maçon, Don Bosco est né éducateur. Ce talent si fortement accentué, remarquablement aidé par cet autre don de lire dans les consciences, lui a permis d'édifier un code pédagogique justement apprécié, code contenu dans la règle donnée à ses instituts.

D'ailleurs, il fut lui-même l'incarnation, la réalisation vivante de ses théories.

C'est à étudier quelques-unes de ses idées que vise ce modeste travail. Nous nous demanderons quelles sont les sources de sa méthode, puis les moyens naturels et humains de réalisation, laissant les aspects plus surnaturels à une autre étude, soit la large part de la religion dans l'éducation salésienne.

Sources de la méthode.

Au début de son ministère, l'apôtre, le bienheureux, rassemblait en des lieux très divers des groupes d'enfants, coureurs de rue, abandonnés, orphelins, livrés à l'empire du mal. Il les accueillait paternellement pour essayer de les arracher au désœuvrement le plus démoralisant, à la corruption des rues sombres, louches, des faubourgs, se préoccupait de les faire vivre dans une joyeuse atmosphère familiale, de les occuper par le jeu, de leur ménager des récréations innocentes, des plaisirs sains et de leur glisser adroitement une pensée religieuse opportune ; ce fut son programme du début. Il y réussit si l'on juge par l'accroissement incessant du contingent d'enfants, peu scrupuleux des droits de Dieu, qui pourtant recherchaient la société de leur bienfaiteur. Mais le soir, cette triste enfance s'éparpillait dans la promiscuité des carrefours, où elle retrouvait la débauche d'autrefois, et y ensevelissait dans les heures du crépuscule les premiers redressements que le saint prêtre opérait en eux.

L'insuccès recueilli dans cette première manœuvre l'amena à renfermer ces « chers » enfants dans un institut qui ne les rendrait plus quotidiennement au chemin. Le zèle qui l'exhortait à faire éclore dans leur cœur les germes du bien qui s'y trouvaient, mais livrés au sommeil, et à étouffer ou du moins à atténuer la vigueur de l'ivraie qui croissait au milieu du plus pur froment, le fit père attentif de ceux qui venaient à lui.

Ses sentiments paternels lui inspirèrent une sollicitude qui s'étendit à tout : aux besoins les plus grossiers pour les ennoblir, aux défauts les plus obstinés pour les réprimer, aux impatiences les plus violentes pour les raisonner, aux tempéraments les plus rudes pour les adoucir, pour aboutir à la libération de leur âme asservie par des vices déjà trop nourris.

Par le fruit de l'expérience, il arriva à conclure qu'une éducation chrétienne, profonde, n'est possible que par la continuité de l'action, des soins incessants que l'on prodigue à la nature d'un être bien faible et bien débile. Secondé alors par sa mère, il loua successivement divers logements inhospitaliers où des propriétaires exigeants et des voisins malveillants lui firent vivre une vie qui le conduisit bien près du découragement. A l'expérience qu'il acquit, lumière qui l'éclaira dans le discernement de ses bons principes, il joignit un don inné de l'éducation, consolidé par la raison et épuré par la foi. Le ciel, en effet, l'avait clairement désigné à cet office si noble, d'élever l'enfance. Pour cela, il l'avait armé. Don Bosco hypnotisait la jeunesse, exerçait sur elle une sorte de fascination irrésistible. Comme le dit Auffray : « Il lui suffisait d'approcher l'enfance pour se l'attacher. » Toutes les biographies parlent de ce magnétisme développé sur ceux qui le fréquentaient.

Qui ignore la diplomatie pédagogique du saint prêtre accompagné du cardinal Tosti sur la place du peuple à Rome ? A leur arrivée, plus de deux cents enfants, abandonnés à toute l'ardeur vigoureuse de leur jeu, s'enfuirent effrayés. Mais en quelques secondes, l'affable sourire de Don Bosco rallia les apeurés.

Les méfiants sortirent de leurs niches, les récalcitrants eux-mêmes désarmèrent. Tous bientôt furent groupés en un faisceau vibrant et furent entraînés dans une ronde bruyante et animée.

Une autre source, je l'ai déjà laissé entendre, fut la religion. Selon Jörgensen : « C'était un homme qui a suivi de ses propres forces l'unique véritable école de formation du monde, celle du christianisme. »

Naguère déjà, on faisait remarquer avec une fine pointe de bon sens que nos grands pédagogues ne furent point des maîtres d'école. Ils sont disciples de Jésus-Christ. Leurs manœuvres ne sont que des reflets de l'activité du suprême Educateur de Galilée. Don Bosco a pensé et a agi selon l'Evangile. Un rêve fameux que l'on se plaît à narrer révèle une autre source sublime et secrète de cette puissante pédagogie. Ce fut la vision touchante dans laquelle il vit un troupeau d'enfants crachant le blasphème, changé en un troupeau de bêtes furibondes se livrant une guerre furieuse, changement produit par l'intervention sauvage de Don Bosco garçon. Apparut alors Notre-Seigneur sous la belle figure d'un homme d'âge mûr, d'air vénérable, revêtu d'un magnifique manteau blanc. Son visage étincelait de lumière. Le Sauveur le dissuada des procédés barbares utilisés pour apaiser le flot des injures. Le coup de poing irrite ; il ne corrige pas. « Invoque, lui dit-il, Celle que ta mère t'a enseigné à saluer trois fois le jour. » La Sainte Vierge, à son tour, lui apparut, l'invita à être humble et fort : « Ce que tu verras se passer dans ces animaux, tu le réaliseras en faveur de mes fils. » Alors la sauvagerie des bêtes disparut sous la douceur des agneaux ; animaux dociles qui couraient et sautaient et s'approchaient dans une sorte de respectueuse et joyeuse confiance. La Dame ajouta au Don Bosco de 9 ans : « Tu comprendras cela en son temps. » Donc réprimer le désordre par une bonté ferme, opposer l'amour à la violence. Telle semble l'origine surnaturelle du saint éducateur.

Pour résumer ce chapitre, nous avons donc comme sources : le dévouement de cette âme d'apôtre ; l'expérience éprouvée qui le pourvut d'une lumineuse doctrine pédagogique ; la religion, vraie école de formation morale établie pour le bonheur temporel et surnaturel de l'individu, enfin, un cachet divin imprimé à sa personne qui lui communiqua un charme et un attrait invincibles.

Moyens.

Si richement armé, notre éminent éducateur était à même d'exercer un ministère qui devait être couronné de succès. Du reste, il allait manœuvrer habilement avec les armes dont il était doté. Des résistances devaient se dresser devant son travail de conquête des âmes. Il n'en fut point de si obstinées qui ne furent vaincues, car les moyens choisis, judicieux entre tous, furent de ceux auxquels Dieu a assuré une merveilleuse efficacité : recours aux moyens surnaturels pour compléter ceux d'origine et de nature humaines, qui nous occuperont plus spécialement en ce travail.

Pour Don Bosco, l'éducation c'est la famille, la famille toute chrétienne, c'est la sollicitude pour les âmes. Il la réalise par l'ardeur de sa flamme apostolique et le généreux amour qui le portait vers l'enfant. Il crée autour de celui-ci une atmosphère de religion, de bonté, de charité. Pour instituer une famille, il faut être père ; pour l'élever, il faut un cœur de père avec un amour patient et ferme pour ceux que le bon Dieu lui confie.

« Qui veut exercer une action éducative, dit le bienheureux, doit aimer ses élèves d'une affection généreuse et se préoccuper de se faire aimer, afin d'obtenir la collaboration de l'enfant. » Une seule voie conduit dans la conscience morale de l'éduqué : celle du cœur ; n'y est admis que ce que l'enfant agrée. Ecoutons encore ses paroles : « La confiance engendre la confiance, la confiance ouvre le cœur. La sincérité s'établit dans les rapports. Si vous êtes aimés, vos ordres trouveront des esprits dociles. » Le maître prolonge son influence ; l'élève sorti de l'institut accepte encore ses avis pour sa formation morale, car l'amour appelle l'amour quand il est désintéressé surtout.

Au cours d'une visite-enquête que fit un Belge dans les instituts salésiens de Turin, il poussa la curiosité jusqu'à pénétrer dans les cours de récréations aux heures des grands ébats, dans les ateliers aux instants de sérieux travail, dans les salles d'études aux moments des profonds silences et des fécondes besognes, dans la chapelle aux minutes des grandes faims eucharistiques. La saine familiarité unissant maîtres et élèves souleva son admiration. Fier de son inquisition qui l'instruisait du secret des méthodes, il concluait en ces termes : « Le ressort de cette éducation, c'est la tendresse chrétienne. » Don Bosco l'affirmait lui-même : « Ma pédagogie est fille de l'amour. »

Pour assurer à ce sentiment réciproque tout son épanouissement, il convenait de trouver un ensemble de pratiques qui favoriseraient l'affection des élèves pour leur éducateur. Le lien naturel et spontané de l'attachement durable et vivace est la famille. Don Bosco a instauré la famille éducative. Les premiers groupements qu'il dirigea étaient composés, comme on l'a vu, d'orphelins, pour la plus grande part abandonnés, ignorant la douceur bienfaisante des foyers chrétiens. C'est le mérite de l'éducation salésienne d'avoir mis à sa base la sollicitude prévenante, sans repos, mais sans fatigue. Un père doit se retrouver dans chacun des maîtres. La créature humaine ne peut se passer de famille pour dilater sa vie ; sans elle, elle s'égare ; sans elle, l'enfant ne rencontre plus de milieu naturel, plante arrachée au terreau convenable. Tout alors en lui s'étiole : le chrétien comme l'homme. Moins parfaite que celle créée par le mariage divin, la famille éducatrice tend à s'en rapprocher de mille façons, de sorte que l'enfant croit respirer la seule atmosphère où il prospère, où les puissances de sa nature s'épanouissent. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus confirmait la conception du bienheureux en ce qui touche au rôle de la famille, quand elle prononça cette touchante parole : « Il m'était bien utile de plonger mes racines dans la terre de la famille. »

Cet esprit de famille, selon le saint prêtre, consiste dans un échange d'amour, échange de prévenances réciproques. Pour le réaliser, aimer les enfants reste insuffisant : que l'enfant sache qu'il est aimé. Qu'il soit aimé dans les choses qui lui plaisent, dans ses inclinations ; il reconnaîtra et acceptera l'affection que lui témoigne son éducateur.

Dans les ordres imposés, dans les exigences prescrites, il découvrira toujours l'amour qui lui est porté. Même l'étude, la mortification, la discipline trouveront un esprit et une volonté dociles. L'élan au cœur, il accomplit ses tâches pour plaire au supérieur, quand celui-ci aime ce qui plaît à son subordonné.

Suivre l'enfant dans ses inclinations, c'est entrer tout d'abord dans ses jeux. Les récréations bruyantes, c'est dans ses goûts, c'est le désir de sa nature. Il faut qu'il joue, qu'il dépense en plaisirs innocents l'exubérance de sa sève, la vivacité de son humeur, l'ardeur de son sang, pour assurer la libre expansion, le salutaire épanouissement de son être. Le jeu empêche l'enfant de rêver au mal ou de s'y abandonner, il lui ôte le loisir de clabauder, de médire, de soupirer après beaucoup de choses qui ne sont pas de son âge.

« Qu'on prenne garde seulement, déclarait le saint, que la nature des récréations, les personnes et les discours qui y interviennent n'offrent quelque danger. Je répète avec saint Philippe de Néri, ce grand ami de la jeunesse : « Faites tout ce que vous voudrez, cela m'est égal, pourvu que vous ne fassiez pas de péché. »

Aux maîtres, il impose l'obligation de s'associer aux ébats de leurs élèves, de prendre part à leurs compétitions. Les enfants sont si heureux d'avoir affaire à un supérieur joyeux. « Le souci d'agir par la joie sur l'âme des enfants sera une arme avec laquelle nous dompterons notre propre humeur. Car malgré le poids de nos croix, nous ne disposons d'aucune raison d'en charger les épaules de nos protégés. »

Don Bosco réclame la joie de ses collaborateurs. Il la prodigue lui-même à forte dose, en tout ce qu'il fait ; il la veut primesautière, expansive, sans aucun préjudice pour la discipline qui demeure respectée de l'élève.

La joie est mise au premier plan dans son institut ; c'est une sève qui imprègne tout, qui vivifie tout, qui allège tout. Fénelon déjà trouvait le fin mot : « Il faut délasser du travail par le plaisir et préparer le plaisir par le travail. »

La joie, elle embaumait toute la vie du collège, elle répandait son parfum sur les études, exhalait ses senteurs sur les exercices religieux. La jeunesse salésienne était bien élevée selon le mot d'un philosophe : *In hymnis et canticis.*

Quel souvenir à la fois ému et gai, l'enfant, quittant le seuil de l'institut, devait emporter de ce foyer joyeusement chrétien, de cette demeure attrayante, aux murs souriants !

Une objection se dresse contre de telles méthodes. Cette condescendance des maîtres mêlés à tous les divertissements de leurs élèves, cette condescendance ne va-t-elle pas dégénérer en faiblesse, en camaraderie destructrice du respect ? On attente à sa dignité, on mine sa propre autorité à jouer imprudemment avec des subordonnés. Et le front soucieux et les yeux volontairement fulgurants du surveillant et tout son visage frigide qui doit imposer silence et immobiliser l'inférieur dans une crainte respectueuse du supérieur, bref tout cette grave dignité inaccessible qui transparaît dans l'attitude du commandement va se fondre dans les moments de vives récréations !

L'étiquette janséniste trouve bien là une maligne égratignure. Don Bosco n'a pas pratiqué la familiarité triviale qui rabaisse, mais celle qui prend l'enfant tel qu'il se présente avec ses faiblesses et aussi avec sa bonne volonté,

pour l'élever, toujours avec son entière collaboration, en une ascension continue vers les sommets de la vie profane et spirituelle.

Cette familiarité de bon aloi, c'est l'amour diligent qui devine aussi les ennuis de l'enfant et qui s'efforce de les lui épargner, c'est cette familiarité qui s'oppose au rigide et froid régime de la discipline de fer, que le cœur des parents, du reste, n'agrée nullement, discipline qui n'élève pas, mais qui raidit, qui ne fortifie pas, mais qui fige, qui n'humanise pas, mais qui durcit, qui, en un mot, n'éduque pas.

Passer par le jeu, pour être admis d'abord sur le chemin qui conduit au cœur, témoigner une sollicitude attentive aux divertissements favoris des enfants pour entrer dans leur vie morale, diriger l'activité extérieure pour gouverner l'intérieure, plus féconde, plus intense, plus motrice, atteindre la conscience à travers le cœur gagné par la confiance, tel nous apparaît, allié à une autorité raisonnée, le stratagème pédagogique du bon religieux.

Pour former le cœur, il faut cultiver le goût et l'habitude de la vertu, qu'est-ce à dire, sinon intervenir dans la conduite morale. C'est dans le travail, dans l'effort que naît la vertu par l'immolation incessante des mauvais penchants qui ont tôt fait d'instaurer leur empire. La vertu vit de sacrifices ; un rayon brille sur son front, le chaud rayon du courage. Qu'est-ce que le caractère d'un homme, sinon le triomphe de la vertu qui impose à sa nature un cachet de noblesse et d'honneur.

Cette vie morale, qu'il faut atteindre, sinon tout effort est superflu, est régie par des convictions fermes et résolues. Aussi, convient-il de mettre en un relief puissant les grandes vérités qui sont la base de toute vie vraiment chrétienne. Nous voilà loin de certaines théories pédagogiques modernes qui veulent la formation de l'homme par la seule formation de l'intelligence et de la mémoire. La culture de l'esprit par l'apport des vérités les plus sublimes, les plus transcendantes ne produit pas à elle seule une volonté décidée. La vérité abstraite est peu motrice, ce n'est qu'un faible ressort.

Don Bosco rêve plutôt de donner à ses élèves une instruction toute de sagesse, qui discerne la vraie valeur des choses. Il travaille à laisser dans l'enfant le souvenir de la présence de Dieu.

Régir la vie morale, oui, sans doute, mais avec quels instruments d'action ? Sans exposer des détails qui constitueraient de fastidieuses longueurs, nous en tenant strictement au sujet choisi, citons comme moyens humains la parole publique et la parole individuelle.

La parole simple, opportune, aimable très souvent, fleurie aussi, il la dispensait généreusement. Le souci d'être compris et entendu par son jeune auditoire, il l'exprimait à ses fils, les Salésiens. « Les enfants n'écoutent pas les longues tirades abstraites. Soyez simples, soyez courts, les longues palabres sont frappées de stérilité. »

Une pratique aimée entre toutes dans la maison de Don Bosco était le mot du soir. Après la prière, dans un entretien de deux minutes, le Supérieur retient l'attention ou sur un grand événement tout récent, ou sur une fête à célébrer, ou sur le saint commémoré du jour, ou sur un désordre de la maison. Tout empreints de cordialité, ces derniers mots à l'heure du recueillement laissent une marque bien tracée dans l'âme de l'enfant.

Nous découvrons encore mieux l'éducateur dans ses contacts particuliers avec ses élèves. Que de traits nous le montrent dans un rôle d'ange gardien et aussi d'entraîneur d'âmes. Scrutateur, son œil distingue les divers états de ses

enfants. Au milieu d'une grande animation, il articule à l'oreille quelques graves syllabes salutaires, judicieux avertissement pour prévenir un égarement, rappel d'une parole d'honneur donnée autrefois, ou encouragement à persévérer, formules incisives, balbutiées comme fortuitement, par exemple : « Je compte sur toi, tu m'as promis, et ton âme..., ton compagnon est mauvais, le paradis n'est pas pour les paresseux. » Que de jeunes gens ont cherché sur ses élèves de telles paroles de vie, sel qui les a prémunis peut-être contre la corruption. Le vœu de sa « Première Messe » avait reçu de Dieu approbation : l'efficacité de sa parole sacerdotale.

Tout son apostolat, toutes ses prévenances inquiètes, tout le déploiement de ses efforts, toute sa sollicitude paternelle et constante, en un mot, tout le perpétuel sacrifice de lui-même ne poursuivait qu'un bien, mais inestimable : réaliser dans l'enfant l'épanouissement de la vie surnaturelle, participation à la splendeur divine. Mais l'éducateur de Turin reconnaissait à la fois la douloureuse faiblesse et l'utilité pourtant de ses moyens employés en éducation. L'homme collabore à l'œuvre divine. L'action sur l'enfant serait compromise si elle suivait une voie inverse de celle tracée par le Maître suprême. L'adulte, dont l'intervention auprès de l'enfant se propose de préparer celui-ci à sa destinée, doit l'amener à recourir aux forces morales et surnaturelles qui seules font aboutir au port du salut.

Un ministre de la reine d'Angleterre visita un jour un institut salésien, à Turin. Il fut conduit dans une vaste salle où 500 jeunes garçons étaient à l'étude. Le visiteur s'émerveilla de leur silence parfait et de leur attention laborieuse, et notez-le, sans surveillance. Quel étonnement sceptique, ou mieux quelle admiration stupéfaite n'éprouva-t-il pas, quand on lui affirma qu'il s'écoulait parfois toute une année sans que la discipline souffrît d'atteintes, sans qu'on eût infligé une punition. « Est-ce possible ? comment faites-vous, s'écria-t-il, et en même temps, se tournant vers son secrétaire, il le pria de consigner la réponse.

— Mylord, répondit le Directeur, nous disposons d'un moyen dont vous ne pouvez disposer.

— Et comment ?

— C'est un secret révélé aux seuls catholiques.

— Vous plaisantez, mon Père, il me semble que ma question est sérieuse.

— Ma réponse ne l'est pas moins, mylord, et puisque vous tenez absolument à ce que je m'explique, voici notre secret formulé dans notre règle : la confession fréquente, la communion fréquente, la messe quotidienne, exercices pratiqués dans toute la sincérité et avec toute l'ardeur dont nous sommes capables.

— Vous avez raison, mon Père, ces trois moyens d'éducation sont hors de notre portée, ne sont-ils pas remplaçables ?

— Oui, certes, chez celui-ci par le bâton, le cachot, chez celui-là par le développement toujours regrettable de l'orgueil et de l'intérêt personnel ; mais le plus souvent, du moins ici, chez des enfants de l'espèce des nôtres, par l'exclusion.

— C'est étrange, très étrange ! s'exclama l'homme d'Etat britannique, ou messe ou bâton, je raconterai cela à Londres. »

Ces trois actes religieux constituaient chez Don Bosco l'essence de son système d'éducation. La part importante faite à la religion sera l'objet d'une étude spéciale, puisqu'elle forme le rocher qui soutient tout l'édifice.

Cette esquisse d'un aspect de la pédagogie préventive deDon Bosco nous permet déjà de relever l'esprit de bonté forte, de douceur ferme, qui l'imprègne, de l'opposer à l'autre système, le système répressif, négatif, dont l'action est superficielle.

Le premier plaît à l'enfant, fait de lui un être ouvert loyalement, expansif dans toute la vivacité de son âge ; l'autre méthode le ferme, le comprime.

L'un engendre la sincérité, l'autre fait dévier parfois jusqu'à la fausseté.

On a pu dire de Don Bosco, qu'il n'était pas un pédagogue, mais un éducateur. Ses théories, c'était sa vie même, son exemple de saint, d'homme de Dieu qui a compris la valeur des âmes ; exemple de vrai saint, entouré déjà d'une auréole de gloire, qui prend place à côté d'un saint Jean-Baptiste de la Salle, d'un saint Pierre Fourrier, d'un saint Philippe de Néri.

HILAIRE PLANCHEREL.

La préparation des leçons

Dire que la préparation quotidienne des leçons est une obligation de conscience professionnelle, c'est enfoncer une porte ouverte. Je ne veux donc pas parler de la nécessité de cette préparation, mais de la manière de la faire.

Se préparer à faire la classe, c'est préalablement faire de bonnes études. Pour enseigner, il faut d'abord savoir. Et pour enseigner *un*, il faut savoir *dix*. Inutile d'insister. Ne cédons pas au sot préjugé qui fait de la science l'adversaire de la pédagogie. La science ne suffit pas à tout, non, mais rien ne peut la remplacer, pas même le dévouement. Par le dévouement, on donne généreusement tout ce qu'on possède et rien de plus. Mais le riche peut être plus libéral que le pauvre. Plus on sait, plus on est apte à choisir l'essentiel, à varier ses leçons, à utiliser les bonnes méthodes. Un maître ne doit pas dire tout ce qu'il sait, mais tout ce qu'il sait l'aide à discerner ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire.

La clarté qui n'est pas superficielle est le don des maîtres qui dominent les questions.

Venons-en à la préparation spéciale et immédiate, celle que nous faisons tous les jours. Savoir ce qu'on doit enseigner, de combien de temps l'on dispose, à quelle époque de l'année on doit en être à tel point, c'est indispensable, mais ce n'est encore là que la détermination d'un cadre général. Une leçon improvisée est hésitante et souvent obscure. Il faut donc songer à la préparer d'une manière particulière. Les méthodes diffèrent selon les instituteurs.

Il en est qui se bornent à un journal de classe plus ou moins sommaire. D'autres accomplissent chaque année un véritable travail de bénédictin, qui les empêche de se cultiver sérieusement. A ce propos, je pense à un ancien collègue de la Gruyère qui m'avait montré d'énormes paquets de feuilles de préparation tout couverts de poussière. Est-ce bien là la bonne manière ? La vérité me semble entre les deux procédés. Avant de déterminer comment, à mon sens, on pourrait plus utilement préparer sa classe avec un minimum d'efforts infructueux, demandons-nous quelles sont les conditions que doit remplir une bonne préparation.